

AURÉLIE
DELAHAYE

Dans mes écoutateurs

ROMAN

le
Soir
Venu

Deux petites barres sur un test de grossesse et me voilà sonnée. À quoi sert de prendre la pilule avec assiduité pour se retrouver dans les toilettes d'un café à faire défiler toute sa vie?

Il est à la table, à m'attendre. Nous avons rendez-vous, comme tous les mercredis, à dix-neuf heures. C'est le soir de notre sortie culturelle, et du petit apéritif qui la précède. Avant de le rejoindre, je suis passée à la pharmacie. Un doute venu en un éclair. Je n'ai pas vu de sang couler depuis plus d'un mois.

Il est assis là-bas, je devrais me lever, lui faire cette annonce. Il en serait heureux, j'en suis sûre. Je crois... Mais la question tourne dans ma tête: celui que je m'apprête à donner comme père à mon enfant le mérite-t-il? Vaut-il mieux que les précédents?

Je devrais le rejoindre.

Je jette le test à la poubelle, me rhabille, ouvre la porte des toilettes. Il me suffit maintenant d'emprunter le couloir qui mène à lui. C'est simple. Mais mes jambes se dérobent sous mes pieds.

Un autre couloir mène aux cuisines. Le cuistot me fait signe que non, je ne peux pas entrer. Trop tard, je suis parmi eux, ceux qui font mijoter les plats du bistrot.

Je demande: «Est-ce qu'il y a une porte arrière?»

On me répond en riant: «Votre rendez-vous est décevant?»

Je dis oui. On me prend la main.

«Si j'avais rendez-vous avec vous, je ne vous décevrais pas, madame.»

Je retire ma main.

« La porte? »

Un petit jeune me fait signe. D'un regard, il montre la sortie.

« Sauvez-vous! »

Je pars.

Pas chez moi, c'est là qu'il viendrait me chercher.

Je vais dans mon ancienne cachette, où pendant si longtemps la musique a résonné dans mes écouteurs d'adolescente. Il fait bon en ce début de nuit d'été. Mon téléphone sonne. Je le mets en mode avion. Dans mon sac, je saisis un carnet, un stylo, et mes écouteurs. J'enclenche mes musiques, celles d'avant, celles d'aujourd'hui, tout se mélange. Comme dans ma tête. Je plonge dans ma nuit.

J'ai quatorze ans tout à coup.

Je souffre
sans savoir pourquoi.
Un malheur que je crois
sans source.
À l'adolescence on morfle
me dit-on
mais je vois bien :
les autres...
ils ne souffrent pas pareil.

D'où vient
ce trou béant
en moi ?

Le soir
dans la chambre que j'ai chez ma mère
quand la nuit est tombée
que la lumière est éteinte
j'écoute en cachette la radio
dans mes écouteurs.

Une émission pour les jeunes.
Ça parle d'amour
de sexe
d'ados
de tout un tas de problèmes
que je ne connais pas
parce que « quatorze ans, c'est trop jeune pour ça »
dit ma mère
pense mon père.
Mais moi
souvent
tout le temps
je pense à ça
à l'amour
au sexe.

J'écoute le quotidien de ces ados
et ça me donne la sensation d'être à leur place.
De vivre.
Moi aussi
je veux aimer.
Je veux ressentir.

Ça fait déjà quelques années
que l'amour
me tourne autour
sans jamais me toucher.

Mon premier chagrin d'amour
date de mes dix ans
j'ai pleuré
si profondément
que j'ai pensé ne jamais pouvoir m'en remettre.
J'ai pensé à lui
jour
et nuit.
J'ai cru mourir.
Pourtant, je ne lui avais jamais parlé.

L'été de mes onze ans.
Toute ma famille
me prenait
pour une petite fille.
Tous mes copains
me croyaient
plus âgée qu'en réalité.
Paradoxe.

J'étais en vacances loin de chez moi,
lui,
il avait mon âge
je rêvais de l'embrasser.
On venait de se *smacker*.

Mais je voulais plus.
Ses douces lèvres qui viendraient humidifier les miennes.
Un baiser langoureux
qui me retournerait le ventre.
J'en ai vraiment rêvé
une nuit.
Le matin
j'étais toute chamboulée.
Mais rien à faire
je n'ai pas osé
et suis repartie
bredouille.

L'année suivante
j'y suis revenue.
Cette fois, on y est parvenus!
On s'est roulé
une pelle
une vraie
chaude
humide
excitante.
Nos sexes se sont frôlés
tout juste.
C'était grisant.

Mais après qu'on s'est quittés
tout à coup
ça n'allait plus
je me suis lavé le visage
la bouche.
Douze ans, peut-être était-ce trop jeune?

D'autres vacances
ailleurs
toujours en maillot.
J'avais treize ans.
Il y avait un garçon de mon âge
brun
bronzé
extrêmement beau
musclé (déjà!).
Tous les jours
je l'observais
sans oser lui parler.
J'étais parfois introvertie
(et parfois carrément pas).
Encore un paradoxe.

Je me suis inventé un film avec lui :
je serais allée le voir
j'aurais surmonté mon trac
on serait montés en haut de ce gros rocher
on se serait cachés en son sein
et on se serait embrassés
langoureusement.
Ses bras m'auraient serrée
ils auraient été rassurants...
(Pourquoi avais-je
besoin
d'être rassurée?)
Je m'y serais sentie bien
on se serait aimés pour toujours
et aussi on aurait fait l'amour
(fantasme que j'étais incapable de réaliser).

En allant vers l'eau ou en en revenant
il nous arrivait
de nous croiser.
Échange furtif de regards.
Je baissais les yeux
tout de suite.
Étais-je belle ?
Je me trouvais
non étincelante
banale.
Toutes ces filles autour,
elles, étaient belles.
Et puis elles étaient à l'aise
avec les garçons.
Elles avaient seize ans
mais nos corps avaient la même maturité.
J'étais en avance.

Un jour
lors d'un chassé-croisé
il m'a lâché
un peu dans sa barbe (qu'il n'avait pas)
«Tu me fais bander comme un taureau».

C'était dégueulasse
à entendre
comme si je n'étais
qu'un pauvre objet sexuel.
Et pourtant
quelque part au fond de moi
ça m'a flattée...

Mes parents sont divorcés
depuis longtemps.
Ils se sont séparés
quelques années après ma naissance.
Je ne sais pas si c'est
à cause de moi
mais ça a dû commencer
à propos de moi.
Post-partum,
manque d'accord sur l'éducation.

Bébé, souvent, je pleurais.

J'étais dans ses bras
à lui.
J'avais ma tétine dans la bouche.

Maman avait sa technique pour m'apaiser
elle balançait doucement les bras
je me balançais avec elle
et j'arrêtais de pleurer.

Mon père en avait une autre.
Il saisissait la tétine entre les doigts
et me l'enlevait
un peu seulement.
Elle glissait sur mes lèvres.
Puis il la remettait.
Elle entraînait dans ma bouche.
Et ainsi de suite

il faisait ça plusieurs fois.
Jusqu'à ce que je ne pleure plus.
Dans son regard,
quelque chose brûlait.
J'étais petite
mais ça ne m'empêchait pas
de voir
de sentir.

Ma mère entendait mes pleurs
mais elle arrivait souvent
trop tard.
Elle s'approchait alors de nous,
les deux amours de sa vie.
Elle m'embrassait sur la joue.
Un baiser douillet.
Elle l'embrassait, lui, sur la bouche.
Un baiser mouillé.
Et moi, je la giflais
de ma petite main
si petite qu'elle ne blessait pas.
Elle s'offusquait
s'indignait
s'apprêtait à me parler.
Mais lui riait.
«C'est normal.
Une petite fille est toujours amoureuse de son père.»
Et il se délectait de cet amour
lui qui par ailleurs
n'était plus tant aimé.

J'ai toujours
adoré mon père.

Quand j'étais toute petite
il me faisait
courir sur la pelouse
sauter dans les airs.
Mon cœur accélérail.
Le soir, quand il me couchait
il riait
et moi aussi.

Dans la journée,
souvent
il rit encore.
Quand un malheur lui arrive
il ne rit pas
mais presque.
Il est rusé
et contourne
l'obstacle.

Mon père, on dirait que
pour lui
rien n'est impossible.
Même :
avec lui, tout semble possible.
Alors moi,
j'y crois aussi!

Dans mes écouteurs
dans ma chambre
chez ma mère
ce n'est plus le blabla des ados
mais Françoise Hardy.

*Et les yeux dans les yeux
et la main dans la main
ils s'en vont amoureux
sans peur du lendemain.*

Ça me noue le ventre.

Pourquoi
*tous les garçons et les filles de mon âge
se promènent dans la rue deux par deux
et moi... rien.*
Je suis une extraterrestre ?
C'est la sensation que j'ai.
Pourtant, si j'entends Françoise Hardy
je ne suis pas seule ?
Comme elle,
*je me demande quand viendra le jour
où les yeux dans ses yeux et la main dans sa main
j'aurai le cœur heureux sans peur du lendemain.*

Pour autant, est-ce que tout le monde a aussi
ce trou béant ?

L'année de mes treize ans
une nouvelle copine du collègue
m'a prise sous son aile.

Elle,
elle connaissait bien les garçons
les mecs.

Elle avait déjà eu un copain.

Ne l'avait pas encore fait
le truc.

Mais les pelles

oui

les « main dans la main »
aussi.

Au moment où je l'ai rencontrée
elle avait une *target*.

C'est tout un monde
qu'elle m'a ouvert.

Je brûlais d'envie d'en faire partie.

Je voulais du plaisir

du réconfort

des mots doux

des sorties

des coups de fil

des soirées

à se regarder

s'approcher

s'apprivoiser

se dompter.

Des soirées

où l'on ne dit pas aux parents
ce que l'on fait.
Même si on reste un peu sages
en fait.

Elle m'a présentée à sa bande.
J'ai plu à l'un d'entre eux.
Ce n'était pas le plus beau
ni le plus fin
quand il ouvrait la bouche.
Mais il s'intéressait à moi
il voulait sortir avec moi
et m'a offert une danse
comme dans les films.
Alors moi
j'ai dit oui
à son baiser malhabile.

Il avait l'air
doux
prévenant.
J'ai commencé à m'habituer à lui.
Je l'ai vu une fois, deux fois.
Il m'a invitée au ciné.
On y est allés à plusieurs.

Dans le noir de la salle
nos mains se sont entrelacées.
Ça m'a fait quelque chose.
Car dans l'obscurité tout s' imagine.

Je voulais juste imaginer.
M'enivrer de ce que je croyais être possible.
J'ai posé ma main
sur son short
pas loin de son sexe.
Je me suis approchée de l'interdit.
Ou du Graal. C'est selon.
Mais je ne l'ai pas touché.

Son « truc »
sans prévenir
s'est gorgé de désir
a grandi
et m'a touchée.

Ça m'a dégoûtée.
Je n'ai pas osé retirer ma main.
J'ai attendu un peu
que ça ait l'air naturel.
Un rebondissement est survenu à l'écran
j'en ai profité pour arracher mes doigts
à ce short.

Beurk.
Le garçon, je l'ai quitté.
Lui n'a pas compris.
Et moi ?
Est-ce que je me suis comprise ?

Je suis alors tombée folle amoureuse d'un autre
qui ne voulait pas de moi.
C'était plus simple.

Grâce à la bande
de ma copine du collège,
j'ai appris à embrasser.
Apparemment, je ne me débrouillais pas si mal
pour une débutante,
alors
j'en redemandais !

Aux vacances d'hiver
j'ai fait le mur
avec une copine,
une autre.
C'était le début de mes quatorze ans,
avant de passer mes nuits
avec des écouteurs sur les oreilles.
La boîte de nuit était juste à côté
de l'appartement qu'on louait,
le trajet était trop court
pour se faire importuner.
De toute façon, à deux,
je me sentais invincible.

On parvenait facilement
à passer l'étape de la sélection à l'entrée.
Ce n'était pas une première pour moi,
j'avais déjà fait !
Avec d'autres copines
quand j'avais douze ans, puis treize.
Les videurs étaient cool,
ils nous laissaient passer

sans demander notre carte d'identité.
J'avais l'air encore plus âgée
avec un peu de maquillage
et un petit haut court.

Dans cette boîte d'hiver
je n'avais plus le ventre à l'air,
j'avais même revêtu une chemise d'homme
qui me cachait
les fesses.
Elles étaient trop grosses
(c'est ce que je croyais),
les hanches
étaient trop voyantes.
J'étais femme
avant l'âge.

Un garçon de mon âge,
en bord de piste,
ne dansait pas,
il était assis
depuis des heures
à regarder les autres.

Il avait des yeux bleus perçants.
Je ne savais pas s'il était beau,
mais son regard
me suffisait.

Chaque soir je faisais le mur,
chaque soir je le voyais.
Après des heures sur la piste
j'ai fini par m'asseoir
aussi.
Il est venu juste en face de moi.
Nos genoux se sont touchés.
Dans les lumières tamisées
colorées
de la boîte,
on s'est embrassés.
Le baiser était bof.
Mais mon cœur battait la chamade.
C'était lui, l'homme de ma vie,
c'était sûr!
J'avais eu le temps de me faire ce film
les soirs précédents.
Juste à partir d'un regard.

Il habitait loin,
dans un autre pays,
il repartait le lendemain,
alors on est restés des heures,
jusqu'au lever du jour,
dans les bras l'un de l'autre
sans se toucher,
juste quelques baisers
discrets.
Il m'a donné son numéro,
puis on s'est quittés.

En rentrant j'ai prié
pour que ma mère ne soit pas entrée dans ma chambre,
qu'elle n'ait pas vu mon absence,
que la distance entre moi et mon amour pour toujours
soit ma seule peine de ce jour-là.

Ma mère dormait encore.
Et lui n'a jamais répondu à mes coups de fil.

Peu après le divorce de mes parents
mon père a retrouvé quelqu'un.
Quand je venais chez lui (chez eux)
tout était nouveau,
la chambre,
la salle de bains,
les salles de bains (!),
les toilettes (au pluriel),
la cuisine,
le salon,
la salle à manger,
c'était grand,
immense,
et au milieu de ces grandes pièces
il y avait eux,
mon père
et sa nouvelle femme.

Entre leur salle de bains et leur chambre,
ils se baladaient
nus.

Ma salle de bains
n'avait pas de verrou
et si elle en avait eu un,
il aurait fallu ne pas l'utiliser.

Je découvrais qu'une salle de bains,
c'était TRÈS dangereux,
il y avait de l'eau,
du savon,
on pouvait glisser,
se prendre le coin de la baignoire,
se taper la tête,
et mourir.

Alors même en vacances
où il y avait des verrous,
même à l'hôtel
où il y avait des verrous,
il ne fallait
PAS FERMER LES PORTES À CLÉ
pour la salle de bains.
Pour les toilettes c'était OK.

Quand ils se sont séparés,
mon père et ma mère,
c'est elle qui est partie
elle ne s'y retrouvait plus
avait le sentiment de l'avoir perdu.
Pourtant leur amour était si grand
avant.
Surtout lui,
il l'aimait tellement
la chérissait
l'admirait
plus que tout au monde.
Mais plus maintenant.

C'est elle qui est partie mais lui qui la trompait.
Elle le savait.
L'a découvert un soir.
Il n'était pas bon pour se cacher.
Pour tout le reste, c'était le meilleur.
Un père formidable
un professionnel exemplaire
un piètre *cocufieur*.
Il l'a retenue quelques minutes.
Et puis pas...

Elle est devenue sa pire ennemie.
Elle n'avait jamais été douée
au lit.
Elle était une mauvaise mère.
Une mauvaise femme d'affaires.

Une mauvaise femme.
Tout court.
Il n'avait jamais été heureux
avec elle
toujours frustré
jamais satisfait
au lit
en amour.
Pas de baisers
doux
pas de baise
fouguese
surtout depuis que la petite était née.

D'ailleurs, il le savait
elle était lesbienne
c'est pour ça
qu'elle ne jouissait pas
au lit
qu'elle passait son temps avec ses copines
qu'elle s'échappait si souvent
avec elles.

Elle était lesbienne
et pire.
Il le savait
il l'avait vue.
C'était une mère incestueuse
elle avait touché sa fille.
Et ses parents aussi
il les avait vus.

Il ne voulait plus jamais les voir
aucun d'entre eux
plus jamais avoir de contact
ils étaient malsains.

Il m'a laissée
aussi.
Moi, sa fille adorée.
Sauf
un week-end sur deux
un mercredi sur deux
et la moitié des vacances scolaires.

Mais j'étais toujours sa petite chérie
qui comptait plus que tout.

J'ai fait mon entrée au collège
à dix ans (avec une année d'avance).
Lors d'une *pyjama party*
avec des copines
on a regardé
Mon père ce héros.
Rien que le titre m'a parlé
c'est devenu un de mes films préférés.

Mon père, c'était, c'est toujours, un héros.

Parfois il lui arrivait aussi d'être dur
surtout quand je revenais de chez ma mère
et que je ne l'avais pas appelé
de toutes les vacances
(lui non plus d'ailleurs).
Là, il ne me parlait plus.
Je devinais
que c'était à cause de l'absence de coups de fil
mais il ne le disait pas.
On était en vacances, ça aurait dû être la joie
comme ça peut si bien l'être entre nous.
On marchait, on sautait dans des bassins d'eau,
on vivait des aventures extraordinaires
(personne au collège
ne vivait ça
mon père c'est un héros).
Mais là
il ne parlait pas.
Il n'y avait qu'au moment où l'on devait s'encorder

pour nos aventures montagnardes
qu'il s'approchait de moi
tout près,
il venait vérifier
que mon baudrier était bien mis.
Il ne voulait pas que je meure
au bout de ma corde.
« Ouf,
je me disais,
il m'aime encore
alors. »